

# Le Patriote Français

## JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

ROUVERE DE PARIS

PARIS

Rue du Porton n. 237.

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et le dimanche de fête excepté. On s'abonne au bureau de Paris, ou on reçoit les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés en avance.

4480000000  
D. piastre par mois.

ALMANACH FRANÇAIS

Dimanche 14 - Prix de Roubaix, (Belgique) par le général Perignon (1794).

LE BUREAU ET L'IMPRIMERIE du Patriote Français sont transportés, à dater du 1er mai, RUE DU PORTON, N. 237.

MONTEVIDEO.

LE VICE-AMIRAL MASSIEU DE CLERVAL.

Nos lecteurs n'ont pas oublié les ménagements pleins de délicatesse dont nous nous sommes toujours servis en appréciant la conduite de M. le vice-amiral Massieu de Clerval. Nous étions disposés à suivre toujours la même voie; pourquoi faut-il que M. Massieu, par ses actes, nous mette en mesure de l'attaquer directement? Pourquoi faut-il que la vérité devienne pour lui une accusation? La faute en retombe sur lui seul.

Nous revenons d'abord sur le blocus. M. Massieu avait déclaré à la députation des résidents français que ce blocus était accepté; puis tant il le rejeta. L'armement français est basé sur cette contradiction flagrante. Nous déclarons de plus que ce blocus était complètement inacceptable. Il ne serait pas digne de nous d'entrer en lice avec le *British Packet* et le *Gaceta Mercantil*; leurs raisonnements saugrenus à propos du droit des gens sont trop ridicules pour que nous prenions la peine de les discuter. La conduite de Ross est la négation de toute loi, de toute convention, de tout

droit. A quoi bon rétablir en face d'un tyran la vérité de principes qu'il n'admet pas? Cette déclaration suffit à notre conscience; d'un autre côté, l'honneur et la franchise de nos combattants armés se défendent assez d'elles-mêmes, sans que nous ayons besoin de leur servir d'avocat. Libre aux Anglais de combattre les accusations portées par les mêmes journaux contre M. le commodore Purvis!

Franchons la question du blocus au point de vue français. — M. Massieu de Clerval s'est proclamé neutre; M. de Larde lui-même, un des auteurs de l'intimation qui a sommé Ross de faire évacuer par ses troupes la république Orientale, M. de Larde se prétend neutre. — Quelle devait donc être la conduite d'une puissance neutre, en face de ce blocus insolent imposé par Ross? — Voilà toute la question.

Le blocus empêchant d'introduire à Montevideo les viandes fraîches, les vivres et les munitions de guerre provenant de Maldonado, le chef de la station française de veiller à ce que les bâtiments, venant de la haute mer, n'introduisent pas dans le port de Montevideo des vivres ou des munitions de guerre qui eussent pu servir aux ennemis du tyran de Buenos Ayres. Cette déclaration légitime protège les droits du commerce français; elle compromettrait la fortune des négociants qui pourraient avoir demandé en Europe les articles prohibés, elle réduisait à l'inactivité, peut-être au dénuement, des hommes laborieux et probes, dont les expéditions faites à Maldonado étaient la principale ressource; elle subordonnait un vice-amiral français à M. Brown; et celui-ci eut joui personnellement d'un triomphe accompli par d'autres en son nom.

Securus al alto

FEUILLETON.

LES INCONVENIENS DE LA CELEBRITE.

Histoire Anecdote de dix-neuf siècles.

Feu Robertson, célèbre physicien aéronaute, comme il s'intitulait, n'a pu raconter dans les deux volumes de ses *Mémoires* toutes les aventures qui lui sont arrivées. Ainsi, par exemple, il fait bien mention des nombreuses séances de physique amusante qu'il a données à Bruxelles, avec tout de succès, en 1810, mais il n'a jamais point le récit de certains succès dont il fut, sinon le délégué, du moins la machine, pour employer les termes de l'art théâtral consacrés par les anciens.

Le soir, quand Robertson ne venait point, au petit théâtre du Parc, la foule des spectateurs pour les émerveillés des miracles de la fantasmagorie et de ces miraculeux tours de passe-passe, il allait habituellement dîner à l'un des hôtels en vogue. Un jour, il s'assit à raconter, aux habitués de la table d'hôte, les francs-maçons extraordinaires de sa vie d'artiste, les dangers qu'il avait courus en Belgique, où des paysans l'avaient pris pour un sorcier et l'avaient jeté dans un feu; ce qui lui était arrivé dans les airs quand il voyageait en ballon; les

bonnes fortunes sans nombre qu'il devait à son talent; enfin les hauts personnages et les hommes célèbres qu'il avait connus, à Paris, de lui avoir tenu ses discours et même de l'admettre dans leur plus étroite intimité. A l'entendre, Combacérés oubliant, pour discuter avec M. Robertson, son titre d'archi-chancelier de l'empire; M. de Talleyrand ne cessait pas de plus siffler que de se donner une heure d'écouter et de conversation avec l'illustre physicien; Marie-Louise demandait, chaque jour, avec instance, une visite de l'artiste à qui la fantasmagorie devait tant de perfectionnement. Quant à sa majesté, quant à l'empereur et roi, il tenait M. Robertson et lui tirait l'oreille, témoignage d'affection et de familiarité, qu'il ne daignait accorder, on le sait, qu'à deux ou trois de ses favoris.

Mais M. Robertson l'avait sans façon; à tour les princes, à tour les monarches; il préférait la société des artistes et des écrivains; il était, régulièrement, une fois la semaine, avec Labrousse, le poète de Vauguery, Andréux ne désignait pas de le compter, sur son loggia, au collège de France; Dutilleul lui faisait ses vers; Arago lui donnait les positions de ses épingles; il se disputait, sur le comique, les détails plus ou moins spirituels; souvenant Marie-Louise, Chénier ne pouvait vivre sans lui. Quand deux jours

Spectator? M. Massieu n'aurait donc à faire qu'un simple refus basé sur ce dilemme: — Si votre blocus est acceptable contre la République Orientale, il ne l'est pas contre les intérêts de mes nationaux; il leur nuit, et je le rejette. Si la conduite de l'homme qui l'impose le rend incontestablement injuste, je le rejette à plus forte raison. Une pareille simplicité entrerait naturellement dans le domaine des idées de M. de Clerval.

Le même dilemme était applicable aux promesses répétées de l'amiral Brown dans la rade de Montevideo: lorsqu'un port sert d'abri à une foule de navires de guerre neutres, lorsque la marine commerciale de ce pays, auquel le port appartient, est nulle comparativement à celle des autres nations qui alimentent le pays, il n'est pas bon, il n'est pas raisonnable, il est absurde qu'il soit permis à une escadre de piraterie commandée par un capitaine de vaisseau, d'aller, dans le port, que la puissance qu'il sert ne pourrait réprimer, et d'insulter comme par plaisir des forces formidables, dont le nom seul devrait le faire trembler.

M. Massieu de Clerval n'a pas voulu comprendre cette incontestable vérité; il s'est endormi dans son indifférence; et, cependant, comme il ne nous nuisait pas directement, nous l'avons bercé de nos éloges, nous avons entouré d'illusions flatteuses sa rêveuse neutralité. Il n'a pas dû se plaindre de notre polémique; certes, elle était généreuse, et des personnes sages, qui nous honorent de leurs conseils, nous ont blâmé plus d'une fois de notre modération.

Aujourd'hui que des actes récents commis par M. le vice-amiral français ont rendu nécessaire une appréciation précise de sa conduite, nous avons dû dire franchement ce qui précède, sans aigreur et sans arrière-pensée;

étaient passés sans qu'il eût vu Robertson, il accourait chez son ami, lui sautait au cou et ne savait plus se résoudre à le quitter.

— Alors, vous allez être bien content, interrompit le maître de l'hôtel, car M. Chénier vient d'arriver à Bruxelles: il est descendu ici, chez moi, dans ma maison.

— Marie-Joseph Chénier? s'écria Robertson avec une joie bruyante à travers laquelle, cependant, il eût été facile, sans un peu de médecine, de reconnaître de l'enthousiasme.

— Lui-même! il a écrit, sur mon registre, son nom sur toutes lettres; exigent. J'avais d'ailleurs le ce nom sur l'adresse de sa mère; adresse précédée de l'initiale M. Vous devez reconnaître sur mon registre l'écriture de votre ami?

— Parfaitement! C'est lui, à n'en pas douter, reprit Robertson. Voici, donnez-moi, lui présenter que bonjour.

— Bonjour?... Attendez à demain pour m'embrasser en ami!

— Ah! c'est que vous n'avez eu occasion, quel que départ, quelques poches qu'elle.

— Une querelle avec Yvonnet de Charles II, de France, de César Gracien; maintenant un jeune homme qui se piquait de grand esprit.

pour un jour en repoussant jamais. Ces actes, les uns devant les autres à nos lecteurs,

le blocus ce n'était pas assez de nous avoir abandonnés, conjointement avec M. Pichon, lorsque une faute commise par lui nous avait mis les armes à la main; ce n'était pas assez de s'être, par ainsi dire, soumis aux injonctions de Ross, et d'avoir accepté mentalement d'être l'exécuteur des hautes œuvres de M. Brown. Aujourd'hui nous savons positivement, et nous défions qu'on nous donne un démenti, nous savons POSITIVEMENT que M. Massieu de Clerval a donné l'ordre au commandant de l'Artillerie de visiter les navires français partant pour Maldonado, pour les empêcher d'y porter des munitions de guerre.

M. le vice-amiral français n'est donc institué lui-même le gendarme maritime de M. Ross; sans aucune invitation de la part du tyran, sans aucune communication de M. Brown, il veut empêcher que la République Orientale ne serve des bâtiments français pour secourir, appuyer Maldonado. Le Restaurateur des lois lui devra sans doute de grands remerciements; mais peut-être aussi qu'il ne sera pas satisfait d'un méprisement qu'il n'a pas ordonné.

Cet excellent M. Massieu de Clerval croit sans doute fermement être encore neutre; il croit, en agissant comme nous venons de le dire, accomplir un acte de neutralité. — S'il veut qu'il en soit ainsi, qu'il établisse donc les mêmes visites pour les bâtiments français qui partiront de Buenos-Ayres pour Maldonado.

C'est de plus un coup malencontreux dirigé contre notre commerce; si nos bâtiments ne portent point de munitions de guerre sur ce point de la côte, les navires anglais, les navires sardes en porteront en notre lieu et place; et nous serons frustrés comme toujours. Oh! qu'une escadre bien commandée est utile au commerce français sur les rives de la Plata!

Voilà les principaux résultats que produira la mesure ordonnée par M. Massieu de Clerval. On en désire une autre plus désastreuse: M. Pichon a su que nos compatriotes de Maldonado et de las Minas s'étaient soulevés à la nouvelle de notre armement; il a su qu'un corps de Français pourrait s'organiser très

promptement sur ce point; il a résolu de l'empêcher. M. Massieu de Clerval lui a servi d'instrument. M. Pichon est le plus pro- fane de son sang que les volontaires français ont jamais rencontré contre eux un homme hypocrite et rageux; il est parvenu, dans ce débat, à dominer le vice-amiral. Il est pénible pour nous qu'un vieux marin se soit laissé convaincre par des sophismes dangereux; mais nous accomplissons un devoir, en le poursuivant, comme s'il était Mephistophélès, de notre légitime indignation.

Vous avez beau faire, messieurs, NOUS TRIOMPHERONS MALGRE VOUS.

Nous sommes trop fiers et trop sûrs de nous pour nous précéder désormais de M. Pichon.

Un dernier mot seulement à M. Massieu de Clerval. Pourquoi faire servir de généraux marins d'instruments subalternes aux vues d'un Ross? Pourquoi cette humiliation volontaire? Il est une alternative bien plus franche et plus positive. — Ayez le courage de faire descendre contre nous vos équipages de VOS navires, pour nous arracher notre coraïde et nous à mes- sure que nous rachions, comme Français, ils auront votre empathie. — Ou bien, faites déployer les voiles, et promettez vos passeports lointains sur l'Océan dédaigneux.

Quelle que soit votre décision, ayez soin qu'à votre retour vous soyez nommé PAIR DE FRANCE. — Cette dignité vous revient de droit.

A. DALACOUR.

HOPITAL FRANCAIS.

AVIS.

Toutes les personnes, qui se sont offertes pour l'utilité de l'hôpital français, voudront bien s'y rendre LUNDI, A MIDI PRÉCIS; la commission de santé en corps, les recevra, et se fera un plaisir de s'entendre avec elles sur ce qu'elles auront à faire.

HOPITAL FRANCAIS.

La commission de santé est réunie, et a définitivement arrêté la formation de l'ambulance. Messieurs Mequet, Bruland et Dufour marcheront dans les rangs des Volontaires, ils s'occuperont des premières ambulances sous leur direction, les blessés seront placés sur des charrettes matelassées et immédiatement dirigés sur l'hôpital français, où ils seront reçus par les médecins de service. En procédant ainsi, la commission est convaincue que tout se fera avec ordre, et que les malades seront entourés des soins les plus empressés.

MM. Delagrèrie et Baurin, économes de l'hôpital français, recevront, à dater de demain dimanche, les offrandes des personnes qui désireront de la sympathie et pour les causes et pour ceux qui souffrent. Les noms et les adresses de ces personnes seront enregistrées avec l'exactitude la plus scrupuleuse.

L'hôpital est installé dans son nouveau domicile Juan Maria Pérez, sagado de l'océan, à côté du Mirché — Montevideo; 13 mai 1817.

LEGION ITALIENNE.

La légion est ouverte à laquelle vous vous adressez avec les Volontaires Français et dont le but est de contribuer à délivrer cette République du joug et du barbarisme qui fondent sur elle en Italie, en Espagne, en Sicile, en Portugal, et digne d'éloges et mérites de récompense. Cet est un acte de territoire, les avantages qui en résulteront pour vous seront réels. Nous savons et nous espérons que vous n'avez pas un sentiment d'intérêt qui vous guido, mais bien celui de la reconnaissance envers une nation qui y a tant de droits.

Rappez-vous néanmoins que pour atteindre le but désiré, la subordination aux ordres de celui qui doit vous mener à la victoire, est aussi indispensable que tout autre circonstance dans votre courage et dans votre valeur.

Les Français qui combattront à vos côtés recevront bientôt de vos bras les plus belles pages de son histoire et qui feront honneur à ce chef de titre glorieux de bras de braves. (1)

(1) Le maréchal N. Y. commandant en chef l'armée d'Italie dans les guerres de l'Empire contre les Alliés.

son ami comme tout, je le presserais déjà dans mes bras, et je lui demanderais pardon des torts qu'ils pourraient avoir à mon égard, au lieu de m'en formaliser.

— Voilà de nobles sentiments, des sentiments que j'approuve, pour homme! Eh bien! je vais les imiter; je vais me rendre de suite près de mon ami Chénier.

— Et vous, messieurs, reprit l'enthousiaste littéraire, pressurons-nous dans notre ville de Bruxelles au des grands écrivains de l'époque sans lui témoigner combien nous l'aimons! Hier encore, au théâtre, nous applaudissions une tragédie de Chénier! — au jourd'hui, Chénier ne recevrait pas une preuve de notre sympathie! Il n'en peut être ainsi! Il faut que Chénier sache combien les Brézelliens apprécient les grands poètes! Il faut, lui donner une sérénade!

— Oui, il faut lui donner une sérénade!... C'est cela! répète-t-on de toutes parts avec enthousiasme. Une sérénade! une sérénade!

— Aussitôt, chacun s'occupe d'organiser la fête musicale; on s'occupe d'arrêter le programme, que l'on adresse comme à la joyeuse corporation, et que l'on charge de haranguer la poésie en la présentant les administrateurs qu'il comptait à Bruxelles. Robertson veut décliner cette honneur, qui devait appartenir, dit-il, à un habitué de la page; mais on ne tient pas compte de ses scrupules, et on l'entraîne.

Pour expliquer ce qu'on vient de lire, il faut rappeler que les Belges sont les plus grands amateurs de sérénades qu'il y ait sur terre. Les Espagnols eux-mêmes n'ont que sobriement de ces concerts nocturnes, en comparaison des dignes Flamands! Tout, pour ces derniers, est matière à sérénade! Quelqu'un part-il? on

répond: Si l'on se marie, s'il naît un enfant, si l'on célèbre un anniversaire, la sérénade ne manque jamais d'accompagner avec sa contrebasse, ses trois violons, sa flûte, sa clarinette, son trombone et son violoncelle. On arrive mystérieusement, vers neuf heures de soir; on se place en silence sous la fenêtre de la personne à qui l'on veut donner la fête. Un! deux! trois! Le maître de petit orchestre étend ses arches, donne le signal. Un air triomphant éclate! La foule accourt à ce bruit; les fenêtres s'ouvrent et se garnissent de curieux; on applaudit, on pousse des hurrahs. La tonne se termine, d'ordinaire, par une allocution que prononce, du haut d'une croisée, le sérénade, souvent surpris en robe de chambre: son bonnet de nuit au front, il retient d'une main, ses vêtements, tandis que de l'autre il genicule des remerciements et envoie une larme.

Pendant que l'on s'occupait activement de la sérénade destinée à M. Chénier, celui-ci, après s'être débarrassé et avoir fait allouer de son dans sa chambre, car le mois de septembre commençait à souffler sa bise avec bruit, quittait ses habits de voyage pour revêtir une chemise de chambre, et se couchait dans son lit. Il avait ordonné qu'on lui apportât à souper deux carreaux: il était facile de reconnaître par, dans toutes les allées de ce petit homme, âgé de cinquante ans environ, le bien-être d'une personne qui s'échappe à un grand péril, ou qui se livre à un grave investissement. Il respirait à l'aise, il se promenait dans son fauteuil, il se préparait à l'écriture de son ouvrage. Le repos et l'appât dont il avait été privé, par quelque incident, recommençaient cette fois lui, la chose était certaine.

Néanmoins, un peu de son premier malaise lui revint,

quand il vit le maître d'hôtel en personne, et la serviette sous le bras, monter lui-même la soupe, au lieu de la faire servir, comme d'habitude, à l'un des garçons.

— Et puis il y avait dans les manières de cet homme, dans son sourire d'intelligence, dans son regard inquiet, je ne sais quel air de préoccupation. L'ambassadeur mettait en scène une affectation profonde à répéter sans cesse le nom de son hôte. Ce nom semblait agir désagréablement sur les nerfs du voyageur.

— Monsieur Chénier ne voulait-il plus rien? Monsieur Chénier était-il satisfait? Monsieur Chénier venait-il d'ordre à donner? Comment monsieur Chénier trouvait-il le point d'arrêt?

Celui qui était l'objet de tant d'obscuretés sautait de l'œil, avec inquiétude, tous les mouvements du maître d'hôtel; car à travers cette exagération de politesse, il croyait distinguer de l'ironie. Il cherchait à pénétrer le secret de cette énigme, et je vous l'ai dit, une pauvre recherche n'était pas sans trouble, quand son lauréat se trouvait en face de ce géant à la première et gigantesque acclamation!

La recherche tombe des mains de Chénier, et son visage se couvrit de la pâleur d'un trépassé, surtout quand l'hôte s'écria:

— Monsieur Chénier ne s'attendait point à cette réception, n'est-il point vrai?

— Comment est-on venu arriver à Bruxelles?

— Vous devez cette fête à l'un de vos amis de Paris qui vous a recommandé.

— L'enragé! le brigand! s'écria le voyageur; j'ai quitté Paris pour l'étranger, et il me poursuit, et il a recours à un pareil stratagème! Un charivari! un charivari!

Courageux et intrépides Italiens, ne regardez pas à votre petit nombre lorsqu'il s'agit de combattre à côté des Français, vos frères d'armes; en tout temps ils furent la terreur de leurs ennemis, vos bayonnettes réunies aux leurs, achèveront l'extermination de cette horde d'assassins qui nous menace, et vous aurez vengé ainsi tant de sang italien versé sans cause sur les rives de la Platte.

Ce devoir accompli, nous prurons enfin nous établir dans cette belle Amérique avec la certitude d'y être protégés et encouragés dans nos entreprises. Car il est douloureux de le dire, sujets de gouvernement à ses puissants, comme on le sait, pour étendre leur protection jusqu'au bord de la terre, leurs représentants dans ces fertiles et belles contrées ou ils n'ont jamais adressés les moindres remontrances à l'occasion des barbares traitements dont un si grand nombre de leurs concitoyens ont été les victimes ?

Ils n'ont vuici l'occasion de ynger ces sanglants outrages et d'acquiescer de l'honneur et de la gloire. Vous jouirez en suite en paix et en sécurité de la récompense réservée à vos fatigues.

Nouvelles d'Algérie par le Constitutionnel.

Avant hier, à dix heures du soir, une vive tiraille s'engagea dans la rue de l'Agoula, entre nos avant-postes et l'ennemi, qui, selon sa coutume, vint en nombre supérieur, avec des clairons et des tambours.

La fusillade dura jusqu'au milieu de la nuit, heure à laquelle l'ennemi recula honteusement devant les rochers de la république, après avoir perdu beaucoup de monde sous le feu de la mousqueterie, des canons de Biscadille et des batteries de la gauche de la ligne.

Les Orientaux ont eu quelques blessés.

Le cadavre ennemi a quitté la Place Curie. Il eût été moillé. On suppose généralement qu'elle a dû recevoir à bord les blessés et les munitions arrivées des assiégés. Elle est partie pour Béjaïa Ayre.

FRANCE.

Paris, 10 janvier 1841.

Suite de la lettre de M. Dugault.

Dans l'article du 30 novembre, l'auteur a écrit :

Qu'ai je donc fait à ces hommes ?

— Que monsieur Chénier ne se fâche point, dit humblement le maître d'hôtel, qui se piquait de belles lettres; on sait l'apprécier à Bruxelles comme à Paris. Nous ne pourrions respecter l'incognito d'un homme tel que M. Chénier.

Ces paroles, luis d'opiner la colère et les moultures fébriles de la tête, semblaient au contraire l'exaspérer davantage. Cependant, la scène continuait avec plus de magnificence que jamais. Et les musiciens s'arrêtaient au moment où l'on jetait des cris dans lesquels l'étranger ne reconnaissait que trop bien son nom: Chénier! Chénier! Chénier!

—Après un tel succès il n'y a plus à redouter, murmura-t-il, il faut se résigner à son sort.

Il se leva, ouvrit sa malle, y prit d'une main tremblante des pistolets et les plaça sur sa chemise. L'homme qui ne comprenait rien, ou plutôt qui n'avait jamais compris, se glissa furtivement hors de la chambre et gagna sa large, stupéfait de voir, pour la première fois, un homme exaspéré à ce point par une cérémonie.

—Monsieur, dit le jeune littérateur qui avait provoqué les hommages rendus au poète, M. Chénier se sans doute en montrer à son balcon, haranguer et remercier.

—Je n'en doute pas, répliqua le physicien, qui se tenait dans la partie la moins éclairée de la cour. Il faut l'appeler.

—Bravo! bravo! Chénier! Chénier! cria la foule. Qu'il paraisse! Chénier! Chénier!

—Bravo! Une couronne! Il faut lui offrir une couronne, propose quelqu'un.

Les Belges ont, pour donner des couronnes, la même

ble croire que j'ai dit que la colonisation ne pouvait se faire que par l'armée et que les colonies devaient être des soldats. Je n'ai pas dit un mot de cela. La colonisation, en tant qu'elle sera bien protégée par la soumission de tout le pays, peut être faite civilement; dans l'intérieur, il n'y a de bonnes chances que pour la colonie militaire, et par cela je n'entends pas l'armée, qui n'est pas constituée pour ce but, et de laquelle chaque soldat a le droit de se retirer quand il a fini son temps; j'entends une constitution à part, par laquelle on enrôlera volontairement, soit des militaires, soit des hommes du civil, qui seront attirés dans les légions colonisatrices par des avantages qui leur seront assurés pour fonder leur avenir. Leur organisation sera toute militaire aussi longtemps que possible, parce qu'il leur faudra pour se soutenir au milieu des Arabes la force que donnent l'organisation et la discipline.

On me fait dire encore un peu plus loin que les capitaines et les colons ne viennent pas en Afrique et que, par conséquent, il n'y a que l'armée pour coloniser. Si j'avais dit cela, j'aurais commis une erreur. Il vient en Afrique des capitaines puisque l'intérêt est à beaucoup d'égards; et quant aux colons, il s'en présente beaucoup plus que nous n'en pouvons installer, et nous sommes loin de vouloir provoquer ce courant de populations que l'honorable député appelle de ses vœux dans son article.

Nous le prions, avant d'ouvrir la porte au courant, de vouloir bien nous enseigner l'art d'établir rapidement les foyers de population dont il veut nous gratifier. Pour nous, pauvres gens, nous déclarons que c'est avec beaucoup de peine, beaucoup de soins et beaucoup de temps que nous fusions quelques villages. Dans notre impuissance, nous résignons ou plutôt nous remettons à un autre temps l'arrivée de bon nombre de familles, parce que nous ne voulons pas rendre la cruelle expérience qui a été faite dans les premiers temps. On appelle au si des courants de populations; elles sont arrivées; que sont-elles devenues? Elles ont péri de misère ou ont fui, parce qu'il n'y avait ni eau ni pain pour les recevoir.

Je prie l'honorable député d'écrire à M. le directeur de l'intérieur pour lui demander l'état des familles qui sollicitent de venir en Afrique.

ardent que pour les sérénades. La proposition fut donc acceptée avec transport; on courut chercher une couronne.

—Puisqu'il ne se rend pas à nos vœux, puisqu'il ne paraît pas, vous allez monter chez votre ami, dit l'auteur de la motion triomphale; vous l'engagerez à se mettre à la fenêtre; pendant qu'il y sera, je lui placerai adroitement la couronne sur la tête.

Il fallut bien que Robertson obéît.

Tous les deux montèrent donc à la chambre du poète et frappèrent doucement à la porte. Chénier vint leur ouvrir lui-même.

—Je connais le motif qui vous amène, et je suis la personne qui vous envoie, dit le voyageur. Je suis à vos ordres; je ne vous demande que le temps de m'habiller.

—Vous n'en avez pas besoin; on vous attend avec une si vive impatience que l'on ne prendra point garde à la négligence de votre équilibre; votre négligence bien excusable d'ailleurs chez un voyageur comme vous.

—Mais qui donc a pu vous apprendre mon arrivée? s'écria-t-il avec impatience. A qui suis-je redevable de pareilles prévenances ?

—Quelle modestie! appellez populations les honneurs et couronnes qui vous sont rendus! C'est, du reste, monsieur, votre ami Robertson qui a obtenu votre signature.

—Robertson? mon ami? Mais je n'ai jamais connu de Robertson! je n'ai jamais entendu parler de Robertson!

—Oui, moi. Et Robertson qui, en désespoir de cause, se jeta dans les bras de voyageur stupéfait.

—Mais je ne vous connais pas, monsieur.

J'aimais à croire qu'il résisterait à ces doutes sur le motif qu'il avait donné de la part de la population. Mais la crainte de voir se placer sous le régime de l'ennemi, et de l'appui de cette opinion il eut la préférence de ces trois cents Belges qui ont péri sur les côtes de l'Amérique du Sud après avoir dit qu'ils préféreraient s'expatrier à 2,000 lieues plutôt que d'aller vivre en Afrique sans indépendance sous l'administration militaire. L'honorable député n'est pas bien sûr qu'ils se trompaient en tenant ce langage, s'il est vrai qu'on l'ait tenu, ce dont il est permis de douter. Il paraît même préférer la turbulence des républiques espagnoles au régime qui régnait à Alger, et il consacre plus lois de longs paragraphes à démontrer tout ce qu'a d'indoux et d'entravant pour la colonisation le régime militaire. Ici l'honorable député me paraît avoir manqué tout à fait d'aplomb. Il traite les pauvres commandants militaires d'Afrique avec une injustice et un dédain qui ne sont pas de notre époque. Certes, les grands seigneurs d'autrefois n'auraient pas osé parler ainsi des épiceries; s'ils avaient des ridicules, ils avaient de la pitié. Je ne rendrai pas la même monnaie à l'écrivain distingué auquel je réponds; et cela me serait pourtant bien facile, mais je préfère lui dire qu'il y a moins de liberté réelle, positive, à Paris qu'à Alger. Savez-vous pourquoi? C'est que chacun y est très occupé et très librement à se créer une existence; qu'on ne s'y entretient pas de politique; qu'on n'y redoute pas l'émeute qui force souvent le bourgeois de Paris à fermer sa boutique, et à prendre les armes pour défendre ses propriétés. On y est surtout moins tourmenté par les fausses idées, les théories abstruses que répandent à profusion beaucoup d'écrivains, qu'on discute et dont une partie des écrits restent heureusement sur l'autre rive de la Méditerranée.

(La suite au prochain numéro.)

AVIS IMPORTANT.

On demande des ouvriers, maçons et menuisiers pour l'hôpital Français. S'adresser maison neuve de D. Juan Maria Perez, à côté du marché. On désire qu'ils fassent partie des Volontaires Français. Ils seront exemptés de service, et leur ouvrage leur sera payé.

— Pardonnez-moi, en ce jour solennel, les torts qu'il a envers vous. Il les confesse. Il s'en repent, ajoute le jeune Belge; ne l'en punissez pas en feignant de ne point le reconnaître.

—Si je ne suis point déjà tout à fait fou, vous détruirez le peu de raison qui me reste, rugit le pauvre homme exaspéré.

—Chénier! Chénier! harlèrent mille voix sous la fenêtre.

Il retombe pâle et sans force sur son fauteuil.

C'est donc un véritable hémorrhagique? Je ne croyais avoir affaire qu'à une seule personne, et voici toute une population qui demande me-tout-à-fait avec un titre amer.

—Oui, c'est votre titre qu'on demande, interrompit le Belge, se référant sur le sens de cette phrase. Ne la lui refusez pas plus long-temps. Daignez la lui accorder.

Donner ma tête! donner ma tête! répéta l'indigné qui s'agitait comme dans un rêve confus et ne comprenait plus rien.

Le jeune Belge ouvrit la fenêtre avec précaution, s'élança sur le Français et l'entraîna vers la fenêtre. Ce lui-ci crut qu'on voulait le précipiter et le jeter à la mer. Il se transporta de travers sur le balcon. Là, qu'on l'appuyait, les spectateurs, touchés de la grandeur du poète et de la résistance qu'il opposait à tant d'outrages, poussèrent des vifs applaudissements et se mirent à applaudir avec enthousiasme. Au même instant l'objet de tout ce bruit se précipita hors de la fenêtre et se jeta sur son lit.

(La suite au prochain numéro.)

**LEGUESO PROJETA.**

*Lehen Artikuloa.*

Podore Eterucionescua autoriatua da harceri bere haurra eta anpis guisa, lego lecu erre lur laboratereco on dena, han establitoreco hiru, errepublicano hiru edo gehiago pondatan irasonco aldete.

*Bigarren artikuloa.*

Da Orobat autor satua podore bere harce ra, anpis guisa; lego etá borts mila cabala.

*Hirugarren Artikuloa.*

Erran lurra eta cabalac iganen dira bitti, tunc errecompens guisa, Franes eta Italiano bere borond ites errepublicano ilefendatereco, harmae harreco edo harreco dirusten gucien artian.

*Laurugarren Artikuloa.*

Podore execucionescua aharre fuburguicua eguicou du erran partueta; iganen du á thá operacione hoitan sar arateco errecompensian dretcho dutenotarie abalas gucienoa, edo berec icendaturicaco comisionc baten medio, edo hequin conbenitricaco manera baten.

*Bostgarren Artikuloa.*

Presente co projet han igan dala comunicatun Podore execucionescuan.

*Surez, Vasquez, Pacheco y Obes, Muiñ.*

**AVIS.**

**SALLON DU JARDIN.**

Il y aura Bal aujourd'hui 14 mai, il commencera à 6 heures du soir et durera jusqu'à dix. Prix d'entrée 18 centimes.

**VENTE.**

On désirerait vendre à Buenos-Ayres l'établissement de serrurerie et armurerie de MM. Rielland et Démet, situé rue de la Fédération (Plaza), à 2 1/2 cuadras de la place de la Victoire.

S'adresser à M. Couturier au magasin de meubles rue de los Pescadores en face du café du Commerce. On vendrait séparément l'atelier de serrurerie avec ses dépendances, ou bien les deux ensemble.

*Le sieur Eugène Dubus, se propose de former une compagnie avec l'assentiment du colonel. Les individus qui n'auront pas encore pris les armes dans d'autres compagnies, et qui désireront faire partie de cette compagnie, n'auront qu'à se présenter dans sa demeure maison M. Lophin.*

*Son bureau sera ouvert le matin de 7 à 10 heures et le soir de 2 à 4. Eugène DUBUS et RAIMOND.*

**AVIS AU PUBLIC.**

M. Frédéric, traiteur, rue Saint-Louis n. 53, prévient les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance qu'il continue comme auparavant à prendre des pensionnaires en ville, et qu'il fera de son mieux pour les contenter.

*Aciso á los Elaboradores de Pan.*

Los rematadores del derecho impuesto por el Superior Gobierno á los Sres. panaderos, hacen saber que D. Santiago Tobal ha cesado desde el 24 del corriente, en representacion. En su consecuencia está exonerado de todo cargo en este ramo. Los Rematadores.

*Wentz y Ca.*

Nous avons l'honneur de prévenir le public que le nommé Etienne Lacarrie, n. ul. Oromo (Buenos Ayres) entré chez nous le 22 septembre 1842, n'est plus à notre service depuis le 20 mars jour où nous le

finies arrêtés par la police à cause de sa conduite indélicte, les objets qu'il nous avait volés, trouvés dans ses maies et ses aveux écrits par lui-même ne faisaient aucun doute sur sa moralité. Après l'avoir fait élargir, ayant fait diverses recherches dans notre magasin, nous avons découvert de nouveau le manque de plusieurs pièces, soient données en paiement pour effet à son usage, ou en cadeau. Le compte a été accepté par lui. Ces pièces ne sont pas les seules que nous ayons à lui réclamer, car, après de nouvelles recherches, il nous manque une montre de 46 lignes cadran émail, cuvette or mat ciselé, ouvrage représentant un bouquet de fleurs en relief, portant le n. 46.816, et de plus plusieurs bagues, or, roses et brillantes. Tous ces objets, l'habitué à en nier le vol, c'est pourquoi nous prions les personnes qui auraient reçu en cadeau ou acheté à ce jeune homme des marchandises en dehors de notre maison, de vouloir bien nous donner des renseignements que la police ne manquerait pas de découvrir, cela dit pour la sûreté des personnes ignorant la source d'où pouvaient provenir les objets qu'elles auraient pu recevoir ou acheter.

Montevideo, le 2 mai 1843.

POTIER, E. LETOURNAU,

Tienda de la Confía de Paris.

Calle San-Francisco.

**CHIEN PERDU.**

Il a été perdu un petit chien, race de chasse, de poil long et blanc, oreilles longues, taché de rouge, la queue coupée, il porte un collier en cuivre avec cadens et inscription. L'on prie la personne qui le trouvera de le ramener à l'armurerie du sieur Monet; On donnera HUIT patacons de récompense.

Il a été perdu le 6 mai un porte-cigares en paille contenant une papelette et un certificat d'exemption de service au nom de Thénard Gilbert-Antoine. — La personne qui l'a trouvé est priée de le remettre au Bureau de journal: il aura une récompense, s'il l'exige.

**AVIS A MM. LES OFFICIERS.**

A l'armurerie de Monet l'on vend des sabres avec ceinturon à 6 patacons.

**AVIS.**

M. Jean Pascal Lucas est prié de passer chez MM. Plane frères, rue de Juse, n. 38, le soir à deux heures, pour offrir qui l'oné est.

**2me. compagnie sédentaire.**

Les Volontaires faisant partie de la dite compagnie, sont prévénus que M. Bocciaudy, nommé capitaine en remplacement de M. Ambriot, démissionnaire distribuera dorénavant le reste des armes nécessaires à l'armement général de la compagnie dans son habitation connue sous la denomination des M. Cazos. Le vivres y seront également distribués de 9 à 11 heures.

**AVIS DIVERS.**

On trouvera à l'imprimerie du *Patriote* réunis dans une seule feuille la *Marseillaise*, le *Chant du Départ*, le *Veillons au salut de l'Empire* et la *Parisienne*.

**AUX VOLONTAIRES FRANÇAIS.**

Nous invitons les volontaires français qui voudront faire partie de la compagnie auxiliaire d'artillerie sous le commandement du capitaine Alazart, à se faire inscrire hors du marché, vers ou Lestres, près du Café de l'Uruguay.

24me. compagnie dite de la **COCARDE** chez M. Rouillier, [Sénateur], *Tous les français voulant faire partie de cette compagnie, peuvent se présenter aujourd'hui jeudi et jours suivants chez M. Rouillier [Sénateur] au Café de la Cocarde où ils recevront des armes et des munitions.*

Les personnes faisant partie du Régiment des Volontaires Français sont priées de réclamer de leurs capitaines respectifs, leurs bulletins d'inscription, afin d'obtenir de M. le Chef de Police l'exemption de la patente extraordinaire imposée aux neutres.

**AVIS.**

Aux amateurs des talents et secrets, intéressants M. Le Centre s'engage d'a prendre aux amateurs la main de gagner beaucoup d'argent dans peu de temps.

1. Pour apprendre à faire la poudre à Canon et de chasse.
  2. Item pour graver sur le métal avec facilité.
  3. Item pour la poudre d'essai, épistole.
  4. Item pour faire le poudre de Boyer et tonnant.
  5. Item pour faire la Cidre à perfection.
  6. Item pour la de bon vinage avec de l'eau.
  7. Item pour Graver sur l'acier blanc.
  8. Item pour Graver sur l'acier noir.
  9. Item pour Graver sur les métaux d'artifice.
  10. Item pour agenter le Cuirasse d'acier.
  11. Item pour Cuivre le fer.
  12. Item pour faire les arbres de Bâtonne.
  13. Item pour changer le vin rouge en blanc.
  14. Item pour souder le métal romu.
  15. Item pour souder l'acier au Bâton de Fer.
- Les personnes qui voudront bien s'inscrire de leur confiance s'adresseront chez Lederre au Café de la Cocarde, de 9 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir, etc.

**Bataillon des Volontaires Français.**

Le Bureau d'Etat-major du Bataillon est installé rue St. Charles, maison Pernin à côté de la Police, en face le magasins du *Pavillon Français*.

**BATAILLON**

**De Volontaires Français.**

**1re COMPAGNIE DE VOLTIGEURS.**

*Le capitaine de la 1re compagnie de voltigeurs fait savoir à toutes les personnes inscrites dans sa compagnie et qui n'ont pas de fusil de vouloir bien passer chez M. Jérôme, Estaminet Français, rue des pêcheurs, où il leur sera délivré des fusils français.*

Montevideo, 15 avril.

Le commandant de la compagnie **POYSEINJEAN.**

Le Gerant Jb. REYNAUD.

Imprimerie Oriental, dirigée par Jb REYNAUD.